

Vive le marxisme-léninisme-maoïsme!
Guerre populaire jusqu'au communisme!

HENRI BARBUSSE

La Caucasic d'hier et de demain

avril 1928

Un des objectifs de mon voyage dans l'Union Soviétique, ainsi que je l'ai fait connaître à mon arrivée à Moscou, aux journalistes qui m'interrogeaient, a été d'étudier à fond la situation économique et sociale en Transcaucasie et tout particulièrement d'élucider ce qu'on appelle « la question de la Géorgie » - question qui, comme on le sait, fournit tout un arsenal d'arguments aux calomnieurs de l'Union.

Je n'ai pas la prétention de donner ici autre chose qu'un aperçu très sommaire : la première réaction d'un observateur objectif. Je me réserve de revenir d'une façon plus circonstancielle que le tableau complet dont j'ai pu recueillir les éléments en faisant par moi-même sur place, de Batoum à Bakou, les constatations essentielles, en visitant en détail les organisations industrielles et sociales dans les centres importants en parcourant les campagnes et en parachevant, par une enquête documentaire extrêmement précise, les données que j'avais déjà réunies sur ce sujet, dans le centre de l'Union.

Mon voyage a duré peu de temps, mais je dois dire que cette investigation a été « rationalisée » de telle sorte, grâce au concours et

aux facilités que j'ai trouvés partout et à la liberté absolue dont j'ai joui, que j'ai pu faire beaucoup de choses en peu de jours et obtenir le maximum de rendement de mes démarches.

On me dira aussi « vous avez mené votre enquête avec l'aide de membres des gouvernements, de chefs de services officiels, de chefs d'organisation ».

Si cette méthode de procédés peut paraître unilatérale, ces personnalités étant intéressées dans la question, je répondrai, comme je l'ai déjà fait ailleurs, qu'en réalité l'enquête n'en demeure pas moins absolument indépendante et objective, car ce ne sont que des documents précis et contrôlables, impossibles à déformer : chiffres et statistiques, que j'ai demandés à qui les détenait et les centralisait. J'ajoute que toute question, quelle qu'elle fût, que j'ai posée, a toujours reçu une réponse nette.

A vrai dire il me faudrait présenter des chiffres mais il est bien difficile d'en donner un certain nombre sans les donner tous, et cela, pour le moment, nous entraînerait trop loin. Il est entendu que les points fondamentaux que je fixe ici, reposent sur des données précises que je mettrai à jour en leur temps.

Remarquons d'abord qu'on ne peut pas considérer tout à fait isolément chacune des Républiques caucasiennes. Il y a entre elles un parallélisme historique et une symétrie d'évolution organique très marqués, et non seulement des points de ressemblance et des points de contact, mais des points communs.

Toutes ces régions ont passé, depuis dix ans, du régime tsariste, à un régime issu de la Révolution de Février et qui a duré environ trois ans.

Le rattachement à l'Union Soviétique a clos cette période en 1921 et 1922. Telles sont les trois phases qui nous intéressent et dont nous avons à tenir compte.

La domination du tsarisme s'est caractérisée, économiquement par

l'indifférence absolue et l'hostilité du pouvoir central vis-à-vis des masses, socialement par l'abandon complet des populations, en ce qui concerne la culture générale ou technique, et le sort des travailleurs, politiquement, par un effort constant et brutal de russification - bref par l'exploitation, l'oppression et la dénationalisation du prolétariat réduit à l'esclavage et à la misère au profit des grands propriétaires (la population de la Caucasic est en grande majorité rurale), au profit des nobles, et au profit du nationalisme impérialiste.

Lorsque le tsarisme a été abattu, tous ces pays sont tombés sous la domination de partis politiques issus de la Révolution. Dans tous les centres de la Caucasic ces partis ont présenté les mêmes caractères : principes pseudo-démocratiques dissimulant, en paroles, une action nettement contre-révolutionnaire et anti-prolétarienne ; tendance exclusivement nationaliste et gravitant autour du mot d'ordre démagogique de l'indépendance nationale et de la suprématie politique d'une race sur les autres.

En réalité, ces partis ont donné à leur haine du régime socialiste et à leurs convoitises de classe une apparence et une publicité de revendication nationale. Ce n'était là qu'une enseigne. Il est résulté de cet état de choses des luttes de nationalités constantes, des chocs de races incessants, et aussi, par la force des choses, des combinaisons et des marchandages avec les grandes puissances impérialistes, collusions qui ont pris parfois l'allure de véritables trahisons.

Tel est le rôle joué, avec quelques nuances différentes d'étiquettes par les menchéviks en Géorgie, les Dachnakis en Arménie, les Moussavatistes en Azerbeïdjan.

Les conséquences de cette politique ont été la guerre, les massacres, les dépeuplements et un marasme économique que l'on peut qualifier de ruine. J'en cite un exemple dans l'oulesb de Léninskan, 40.000 personnes ont été tuées à la suite des guerres avec les Turcs et de la guerre civile.

Rien que dans un vallon, on a compté 17.000 cadavres, la population de cette ville arménienne qui était sous le tsarisme de 55.000

personnes est tombée à 8.000.

Quand je dirai que la culture du coton qui occupait avant la guerre, en Azerbeïdjan 90.000 déciatines [mesure de superficie équivalent à 1092 hectares], est tombée à 900 déciatines en 1922, je ne donnerai pas un exemple exceptionnel, mais au contraire un exemple type de tout ce qu'on a pu constater en Transcaucasie dans le cadre des mêmes dates.

J'ai étudié spécialement les procédés qui ont été mis en oeuvre dans le Pouvoir des Soviets lors des opérations militaires ayant abouti au rattachement à l'Union.

Il est inexact que des cruautés et des massacres aient été commis par l'armée rouge qui fut appelée par une grande partie de la population. On parle couramment en Occident de 7.000 tués dans la Géorgie. On dit aussi que l'oulesb de Gouria a été le théâtre de destructions considérables et de représailles sanglantes. Ces assertions sont mensongères.

Il y a eu guerre et par conséquent mort d'hommes. Mais sans rechercher ici comme je le ferai minutieusement quelque jour, à qui en incombe la responsabilité et quels étaient, dans l'occurrence, les amis ou les oppresseurs du peuple géorgien, on peut dire que ce chiffre de 7.000 exécutés est absurde et que dans la plupart des cas de soi-disant répression bolchévique, il s'agissait de véritables brigands de droit commun ; enfin, que, dans l'oulesb de Gouria il n'y a pas eu la moindre destruction, malgré ce que prétend la légende réactionnaire - je l'ai constaté de mes yeux, ayant visité, à cheval, des parties reculées de ce district. De même partout ailleurs.

J'ai vu des prisonniers menchéviks à la prison de Tiflis, dans une prison de Moscou et à la G.P.U. de Tiflis. Ils m'ont parlé en détail des faits qui avaient motivé leur incarcération.

Quelques-uns s'étaient ralliés, selon leur expression, à la « plateforme soviétique », d'autres n'avaient pas désarmé et vitupéraient violemment contre le régime soviétique au nom de leur idée fixe «

d'indépendance nationale » qu'ils répétaient comme un article de foi sans réfléchir que ce n'est là qu'un sophisme abstrait.

Mais tous ont reconnu que jamais aucun sévices ou mauvais traitement n'avait été exercé contre les détenus politiques. Ce qu'on dit et ce qu'on continue à dire dans la grande presse impérialiste d'Europe sur ce sujet, est pure calomnie. Marquons ce premier point.

Pour en finir avec tous les aspects de cette question de l'antagonisme politique dans la Caucase en général et dans la Géorgie en particulier, il est impossible de ne pas constater que la popularité qui fut réelle à un moment donné, des menchéviks, a graduellement disparu devant les faits.

Il n'y a pas lieu de prévoir la moindre possibilité désormais pour ces néfastes partis déchus, de reprendre possession du pouvoir malgré les intrigues que mènent avec les puissances impérialistes intéressées les leaders de ces partis, qui se sont presque tous réfugiés à Paris sous l'oeil complaisant et avec l'appui quasi officiel du gouvernement français.

En général, les populations reconnaissent qu'elles ont été trompées, et qu'à un moment donné si elles ont été en partie hostiles aux bolchéviks, c'est parce qu'on leur représentait ces derniers comme des oppresseurs féroces qui voulaient tout détruire et décimer les paysans. Les événements ont montré que c'était exactement le contraire qui était vrai.

Les menchéviks et consorts sont apparus sous leur véritable jour : une opposition obtuse et aveugle à la cause prolétarienne, agitant leur enseigne trompeuse d'indépendance nationale pour couvrir d'un prétexte démagogique leur but réactionnaire, apportant avec eux, fatalement, la guerre intestine, l'excitation chauvine, la querelle avec les peuples voisins et l'intervention de l'étranger impérialiste. Les pays caucasiens ont ouvert les yeux et ont compris.

Dans certaines régions : l'Arménie, par exemple, on peut dire que la pacification et le loyalisme sont définitifs. Il en serait de même

ailleurs s'il n'y avait pas encore dans une petite mesure, les conséquences des menées et des convoitises étrangères tendues vers les riches régions du Sud caucasien.

Ce que j'en dis là, n'est pas une déclaration faite à la légère. J'ai eu sous les yeux les preuves formelles et photographiques des intrigues dont je parle. De plus, j'ai pénétré sans être annoncé ni attendu dans de petits villages où l'on ne peut arriver qu'après de longues marches. J'ai interrogé nombre de paysans et j'ai trouvé partout que le bon sens et la clairvoyance de ces hommes avait désormais transformé ceux qui jadis craignaient la soviétisation, en partisans enthousiastes du régime socialiste.

C'est que l'oeuvre accomplie depuis quelques années par les gouvernements soviétiques de la Fédération caucasienne avec l'appui fraternel de toute l'Union, est véritablement prodigieuse. Dans le domaine de l'agriculture et dans le domaine de l'industrie, ils ont bâti sur des décombres, une renaissance qui dépasse désormais dans toutes les voies et pour tous les chapitres, les données d'avant guerre.

La question de l'agriculture s'est posée tout d'abord. On a tenu compte méthodiquement, des ressources spéciales de chaque parcelle du sol. D'autres facteurs sont intervenus. Certaines cultures comme celle du riz ont été supprimées dans certains districts pour cause d'intérêt public parce qu'elles empêchaient l'assèchement des marais et compromettaient la santé des villages.

On pourrait, par de nombreux exemples, montrer que le capitalisme, principalement dans les colonies, procède d'une façon diamétralement opposée à celle-là. De nouvelles exploitations agricoles ont été créées sur tous les points de la Transcaucasie. Le centre de l'Union a fait procéder à des essais scientifiques de sélection qui représentent d'énormes dépenses. Mais les résultats ont été sensationnels. En Arménie, on est arrivé, par exemple, à la suite d'expériences et d'essais, à obtenir une espèce de betterave qui fournit 14 % de sucre pur, alors que dans l'Ukraine même, riche centre sucrier, la betterave ne donnait jusqu'ici que 9% de sucre.

Je cite hâtivement quelques résultats éloquentes de ces expériences qui ne pouvaient être faites que dans un pays puissamment socialisé. Des expériences de sélection et aussi de procédés de culture ont permis d'élever le rendement du blé, de 40 pouds par déciatine à 150 pouds. Celui du coton, de 45 à 80. Les essais (particulièrement à Ganja) ont porté sur 1336 types différents de coton, 4500 types différents de blé, 450 types différents de riz.

Un travail analogue, a été accompli dans les régions vinicoles ou susceptibles de l'être, sur la vigne, etc...

On a tenté la culture du caoutchouc dans l'Azerbeïdjan, la culture du thé en Arménie. On a intensifié sur une grande échelle les plantations de thé dans l'Adjaristan : 3.300 déc. sont en exploitation (au lieu de 650 avant guerre). On y prévoit avant cinq ans, 40.000 déc. de cultures de thé. Ailleurs, comme en certaines régions de Géorgie, on a remplacé rationnellement la culture du blé par l'élevage plus lucratif du bétail ; on a développé la culture des produits particulièrement avantageux pour les paysans comme le ver à soie, le tabac, le miel.

Tout ce plan de mise en valeur de la terre, de répartition de la production du sol, de distribution des tâches agricoles, a été conçu avec une vue d'ensemble remarquable par les commissariats d'Agriculture de la Fédération et de chaque République, et par le Centre de l'Union, en vue de l'intérêt général de toute l'Union soviétique, en même temps que de l'intérêt particulier du producteur local.

Mais ce n'est pas là tout ce qu'on peut en dire. Il y a une constatation bien plus importante encore, qui se dégage du processus de ce large travail ; on encourage et on développe surtout ce qu'on appelle ici la culture technique, c'est-à-dire celle sur laquelle se greffe une industrie. De la sorte, l'industrialisation est le but final qui commande l'organisation agricole. L'exploitation du sol est répartie et organisée en fonction du travail industriel, de façon à constituer tout un vaste ensemble de production dont l'agriculture et l'industrie sont les deux faces inséparables.

On transforme une région agricole en région industrielle. L'industrialisation de l'agriculture prend diverses formes : création d'usines textiles dans les régions cotonnières ou bien, dans celles où l'on élève le ver à soie ; scieries mécaniques dans les rayons forestiers ; manufactures de thé ou de tabac, etc. De plus, d'une façon générale, création de centres de forces motrices (usines hydro-électriques), de voies et de moyens de transport, ou bien encore travaux d'assèchement de certains points et d'irrigation de terres stériles.

Il faudrait pouvoir parler longuement de chacune de ces initiatives qui ont couvert, de constructions nouvelles et de foules d'ouvriers, les vieilles régions caucasiennes. Je me contenterai de dire seulement, à titre d'indication en ce qui concerne le problème capital de l'irrigation, que l'on a creusé un canal susceptible d'irriguer 15.000 déciatines dans la région de Léninskan ; et qu'à côté d'Erivan, on met en oeuvre un canal qui alimentera 90.000 déciatines et que dans l'Azerbeïdjan, on envisage un ensemble de travaux d'irrigation, qui coûtera 120 millions de roubles.

Ce surgissement des bâtisses, des agglomérations, des cités neuves ; ces grandes constructions blanches, géométriques et intelligentes, à la place de taudis, de tanières ou de vieilles machineries, ou bien, par-dessus des ruines et du désert, sont des images qui hantent la mémoire du visiteur.

Lorsqu'on embrasse d'un coup d'oeil Erivan par la grande corniche montante qui surplombe la capitale arménienne, on voit de larges taches claires - le monde neuf - parmi les taches grises du passé, et il y a plus de taches claires que de taches sombres.

De même, lorsque par faveur spéciale, j'ai survolé le formidable centre laborieux de Bakou, en avion, et que j'ai pu en avoir une vue d'ensemble, en recueillir, si je puis dire la généralité concrète, j'ai vu aussi cette superposition émouvante de la nouvelle civilisation du travail sur le vieux fond historique du passé, à la fois le passé, le présent et l'avenir.

Je voudrais pouvoir m'étendre longuement sur l'exploitation pétrolifère de Bakou. Je dirai seulement que d'immenses travaux ont été entrepris là, que tout le district de Bibi-Zibat a été conquis sur la Mer Caspienne, que l'on a fait reculer sur des centaines de déciatines et que l'on continue à faire reculer pour pomper jusqu'à des mille mètres de profondeur 45 milliards de pouds d'huile sous-marine et souterraine, que des usines perfectionnées selon les dernières données scientifiques, et créées par des ingénieurs russes, remplacent les anciennes, pour le raffinement du naphte dans la « Ville Noire » et que des quartiers entiers de maisons ouvrières sont sortis de terre tout autour de la sombre et pathétique forêt des puits d'exploitation.

Le nombre des ouvriers du pétrole a diminué par suite de ce perfectionnement d'outillage. La production d'avant-guerre, qui était de 480 millions de pouds est actuellement dépassée de trente millions de pouds.

On se met en devoir de perfectionner et de garnir d'usines monstres la canalisation qui conduit le pétrole directement de Bakou à Batoum.

On cherche dans la Transcaucasie d'autres gisements de pétrole. Il en existe un en Géorgie. Dans la région de Batoum, on se livre à des travaux de sondage qui exigent des dépenses considérables. On pense trouver la nappe à 700 mètres. On est déjà arrivé à 400 mètres.

J'ai examiné dans tous ses détails le budget de l'ouvrier du pétrole de Bakou, et j'ai sur ce point les données les plus explicites. Je les résume, en attendant que je les expose au complet : Avant guerre, le salaire-argent oscillait entre 30 roubles 62 kop. et 58 roubles 61 kop. Aujourd'hui, il va de 94 roubles (manoeuvres) à 274 roubles (mécaniciens).

Le chiffre actuel comprend le salaire-argent ou salaire direct, et aussi ce qu'on pourrait appeler le salaire indirect, c'est-à-dire un certain nombre d'avantages concrets et chiffrables : la gratuité du logement, du chauffage, de la lumière, des transports, des bains, du savon, des

vêtements de travail, ainsi que la part de l'aznieft dans l'assurance sociale.

De plus, l'aznieft donne des subventions pour les syndicats, pour les billets de théâtre, de cinéma, etc. Elle intervient, également pour les frais de certains établissements d'éducation, des réparations d'habitations. Elle donne des pensions spéciales à de vieux ouvriers.

Les ouvriers pétroliers de l'Amérique gagnent plus, mais dépensent plus pour la vie ; leur situation n'est donc pas meilleure. De plus, ils travaillent plus de huit heures et parfois, dans le Texas et l'Oklahoma, dix et douze heures.

Les camarades dirigeants de l'exploitation de Bakou, non seulement considèrent l'application de la loi de sept heures comme parfaitement possible mais envisagent même la possibilité de la journée de six heures, à cause de la question du roulement des équipes (avec huit heures, trois équipes, avec six heures, quatre).

Et il faudrait ouvrir ici un autre chapitre démesuré : à côté de la renaissance de l'industrie (renaissance qui, il ne faut pas cesser de le répéter, équivaut presque partout à une véritable naissance) il y a un ordre de créations tout à fait nouveau : celles qui ont trait à l'oeuvre culturelle des Soviétiques. Partout, des maisons de paysans, des maisons d'ouvriers, des écoles, des clubs, des isbas-salles de lecture, des établissements d'enseignement professionnel et technique, des bibliothèques, des théâtres, des cinémas, des musées artistiques et pédagogiques.

On est débordé par le lyrisme des statistiques. Au point de vue de la culture générale, la Transcaucasie était un pays arriéré : en Azerbeïdjan, par exemple, le pourcentage des analphabétiques était de 99 %. Aujourd'hui, les proportions sont renversées. En Géorgie, il y a 80 % de lettrés.

Je ne puis pas aujourd'hui entrer dans le détail de tout ce qu'ont fait les Commissariats de Santé et d'Hygiène. Là aussi, transformation complète, là aussi, création intégrale, partie de zéro. Les hôpitaux,

les ambulances, les commissions de contrôle sanitaire se multiplient.

Je cite au hasard un seul fait-type : En Arménie, les nouveaux-nés d'avant-guerre, pesaient trois mille grammes et mesuraient 42 centimètres de taille. Aujourd'hui, ils pèsent 3.640 grammes et leur taille a augmenté de quatre centimètres.

C'est véritablement un monde nouveau qui s'est ajusté sur des pays épuisés par des gouvernements criminels. C'est là l'oeuvre indiscutable, éclatante des Soviétiques dans la Transcaucasie.

On peut proclamer que la soviétisation a été le salut pour toute cette belle et malheureuse région. Elle lui a apporté d'abord la paix et la tranquillité pour le travail.

La question de nationalité n'existe plus. La façon dont elle a été résolue, peut servir de type de la politique nationale de l'Etat prolétarien. Le rattachement des Républiques caucasiennes à l'Union leur apporte à chacune le maximum d'autonomie. Elles sont libres désormais de cultiver leur langue nationale et leurs traditions ethniques, proscrites sous le tsarisme.

Les chefs de gouvernement, les présidents des Comités Exécutifs sont de nationalité de la majorité des habitants, soit Géorgiens, soit Arméniens, soit Turcs, soit Russes, et de même, pour l'enseignement dans les écoles, et la langue des institutions et des services publics.

Partout, à Tiflis, à Erivan, à Batoum, à Bakou, renaissance d'un art et d'une littérature nationale. Mais, comme le disait le camarade Staline en une expression lapidaire, cette culture nationale n'est que le contenant d'une culture socialiste humaine et internationale. Désormais, il y a, à jamais, une autre classification entre les hommes que les délimitations géographiques et ethniques.

D'autre part, sur l'organisation intelligente et la répartition de grande envergure de la production et du travail, par une aide financière énorme, qui se chiffre par une centaine de millions de roubles, l'Union Soviétique donne à tous ces pays, une prospérité, un essor,

qu'ils n'ont jamais connus et qui leur ouvre les plus grandes et les plus majestueuses perspectives d'avenir.

Si, comme le préconisaient à grands cris, les démagogues nationalistes, ces petits pays eussent été « libres » au sens officiel et abstrait de ce mot, c'est-à-dire s'ils avaient formé chacun un petit Etat à l'écart des autres, ils eussent vécu misérablement, incapables de se suffire à eux-mêmes et, tout au moins, de progresser par leurs seules forces. Au nom d'une liberté fantôme, ils se seraient épuisés à s'armer, et à se défendre, et finalement auraient été la proie en fait, de quelques puissances impérialistes, comme nous l'avons vu maintes fois dans la péninsule Balkanique ou ailleurs.

L'indépendance nationale ainsi comprise, n'est pas l'indépendance ; cette prétendue liberté n'eût été qu'une servilité, platitude et capitulation. Elle n'était qu'un prétexte à des ambitions politiques personnelles, qu'un appât de publicité, qu'une tromperie.

Aujourd'hui que l'antique Circassie a été entraînée dans l'orbe de la Révolution russe, les peuples Caucasiens sont vraiment libres, parce que rattachés, sur un pied d'égalité, à un puissant ensemble, assujettis seulement à une discipline d'humanité et de raison, et non à un maître, et non à un groupe de maîtres, et on peut dire que chacun d'eux, est aussi grand et aussi fort que l'Union Soviétique toute entière.

En conclusion - et en résumé - l'exemple de la Transcaucasie refaite et rendue prospère en six ans, sur des ruines, est un symbole positif de ce qui s'est passé dans toute l'Union depuis six ans. Et la « question de la Géorgie » dont on prétend faire état contre le bolchévisme, apporte un argument formidable en faveur des principes et des réalisations soviétiques.